

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

185

seizième année

Mars 1969

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

**TARIF DES ABONNEMENTS**

1 an 6 mois  
France, Italie, Communauté Française .. **40 F 20 F**  
Etranger ..... **50 F 25 F**  
**Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F**  
Abonnement d'Honneur : **100 F**  
Le numéro : **4 F**

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

**Abonnements - Correspondances - Envoi de textes**

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.*

*Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.*

*1 F pour tout changement d'adresse*

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1969 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1969. N° 432 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

SEIZIÈME ANNÉE

MARS 1969

## SOMMAIRE

Giovanni Comisso .....	124
Le tilleul, par FRANÇOISE D'EAUBONNE .....	125
Où l'hypocrisie va-t-elle se nicher, par MARC DANIEL.	135
Pages de carnet, par ROBERT AMAR .....	140
Lettre à Ugo Brunetti, par Ugo FOSCOLO .....	143
Aspects homophiles de l'œuvre de Federico Garcia Lorca (suite), par ANTOINE D'ARC .....	145
L'an 44, par JEAN FLORENTIN .....	154
L'amour tur à Alger d'après ses détracteurs chrétiens (suite et fin), par B. DURANT .....	157
LIVRES :	
Coup d'œil en arrière .....	164
THÉÂTRE :	
The boys in the band, de Mart CROWLEY .....	166
CINÉMA :	
La Prisonnière, de H.G. CLOUZOT .....	167
Théorème, de Pier Paolo PASOLINI .....	168

## GIOVANNI COMISSO

Ce très grand écrivain italien était venu spontanément à *Arcadie*.

Immédiatement il nous avait fait confiance et avait illustré de sa prestigieuse plume les pages de notre revue. Nos lecteurs se souviennent des pages attendrissantes de *Ma Maison de Campagne*, et celles — combien précises, pures et sauvages — du *Diable Boiteux* ou de *Jeu d'Enfance*.

Il continuait à s'intéresser à notre action, à lire *Arcadie*, à nous faire part de ses projets.

Quel merveilleux souvenir pour le directeur d'*Arcadie* de ces journées passées en sa compagnie et en celle de Roger Peyrefitte dans la Campanie, de Naples à Paestum, de Pompei à Baia.

Giovanni Comisso était un écrivain de grande classe, son prestige dépassait l'Italie, même si en France aucun éditeur ne sut le recevoir.

C'est le Président de la République d'Italie qui dans un message de condoléances affirme que la perte est grande pour les lettres italiennes.

Giovanni Comisso vivait dans sa maison de campagne près de Trévisé; il y vivait dans le silence, la simplicité, la réflexion.

Il restait comme un campagnard très attaché à la terre.

C'est peut-être pourquoi il était si proche des êtres humains qu'il aimait et qu'il voulait toujours mieux connaître.

Moraliste sans le dire, sans l'écrire, il laissait cependant à ses lecteurs un grand message, le seul et essentiel message : celui de la tolérance dans l'amour.

*Arcadie* salue avec émotion et respect cette belle figure de l'éternelle Italie, et se souviendra de celui qui fut l'un des siens jusqu'à son ultime combat.

A. B.

## LE TILLEUL

par FRANÇOISE d'EAUBONNE.

à Paulette Mazeaud Montségur.

— Dispersez-vous. Les sentinelles sont placées. Que chaque homme se trouve un cantonnement. Rassemblement demain à l'aube. Et souvenez-vous : ne dormir que d'un œil. Comme le doit toujours le guerrier du Troisième Reich ! Mais ce soir plus encore : les *Partizans* rôdent aux environs. N'oubliez jamais cette vermine, même dans le sommeil ! Exécution.

— Jawohl, monsieur l'Oberführer.

La poussière rose feutre les bottes. La gloire de l'été russe, pulvérisée, danse par essaims d'or entre les branches, les fourches des arbres creux, les débris noircis des mesures, les roseaux de l'étang où cabriolent les carpes et où macère, flaque cramoisie, le couchant.

Les sentiers tordus écartent les champs d'avoine aplatis, écrasés par le fracas de l'artillerie.

— Les derniers habitants avaient quitté le village bien avant qu'il brûle, dit Walter au petit Hans.

Ils se sont compris d'un seul coup d'œil, juste quand péta la cravache contre la botte étincelante de l'Oberführer. Cette nuit, seuls pour la première fois Walter et Hans ne se quitteront pas. Le S.S. — *Jawohl* ! porte haut sa casquette à pont orné d'une tête de mort. Les rayons dansent dans la poussière vermeille, l'arbre creux et crochu retient un morceau de toit noir comme la chemise, la casquette, les bottes de l'Oberführer, totalement inutile; les carpes choquent avec un bruit d'index contre la joue gonflée, et Hans sourit à Walter.

— Tu as repéré un coin, toi?

— Jawohl.

Walter est un rose colosse de vingt deux ans, tout de lait et de beurre, un aubépinier avec des dents de tigre. Il chante quand l'orage s'insinue sous le col de la vareuse, il rit quand le couteau de la soif gratte le tendre de la gorge, tout le long des torrides chemins d'Ukraine. Les caissons d'armes envieraient ce lent roulis des hanches, du haut de leurs fourgons coincés par les ornières. Hans l'admire sans le craindre.

Hans serait bien trop jeune pour cette guerre si ses nécessités ne faisaient flèche de tout bois, aujourd'hui. Français de 1814, il eût été du bataillon des Marie-Louise, ces gosses amoureux de l'ogre. Sa taille plie, si frêle que le ceinturon y glisse et que l'arme et le barda dégringolent au creux des reins, balancés par la marche et sans cesse rattrapés par deux mains petites et meurtries, spectacle familier à Walter qui avance derrière lui, les yeux fixés sur la mince et pathétique échine, les poignets naïfs. Les boucles de Hans se battent sur son front comme des plumes de merle; ces cheveux, ces sourcils noirs, ces pommettes hautes de Magyar, il les tient, comme son goût pour une musique plus nerveuse que le lied, d'un lointain ancêtre de Bohême qui traversa son village natal à dix kilomètres de Vienne. Mais les yeux en amandes brillent du même bleu faïence que ceux de Walter; le soldat Hans Kirkhaus est un bon Aryen. Et s'il chante et joue de l'harmonica, c'est toujours des airs entraînants et sains, propres à conduire la marche des jeunes guerriers, ses frères. Walter le protège; il lui porte son sac, lave aux haltes ses pieds déchirés aux chevilles trop menues, partage avec lui sa ration, cause à mi-voix, interminablement, devant le feu de bivouac. Walter est probablement très conscient des limites entre lesquelles il évolue avec une prudente fermeté. Il sait l'enjeu d'un faux-pas : la mort. Infâmante. Pas celle de la balle russe, pas cette fin dont il se fout, s'il n'en désire aucunement la gloire; la pire, la dégradation, l'horreur terminale promise à tout ce qui, depuis la nuit des Longs Couteaux (1) participe avec les sous-races des non-Aryens à l'espèce mystérieusement épouvantable des *Untermenchen*, des sous-hommes. Mais il veut savoir. Il soupçonne Hans. Il saura.

(1) Nuit de juin 1935 où Hitler abattit de sa main plusieurs de ses plus vieux compagnons d'armes, dont Roehme convaincu de « déviation sexuelle ».

— Tiens. Voilà ma découverte. Je l'ai repérée dès que nous sommes arrivés avec les premiers Panzers. C'est pas beau ?

— *Der Teuffel !*

La petite grange au bord de l'étang n'a que le toit de troué. D'énormes bottes de paille moelleuse, dorées comme des miches de pain chaud, bordent les murs d'une somptueuse litière. Et par la porte ouverte, carré mordant le ciel, on voit dans sa gloire l'étang aux carpes où le soleil couchant se pose comme une orange mûre sur une table de cristal, entre les festons foncés du champ d'avoine et le vert plus pâle des roseaux; et un magnifique tilleul, roi centenaire à la couronne bourdonnante d'abeilles.

— *Buvons !* dit Walter.

Il déboucle sa gourde, la porte à ses lèvres, rafraîchit son gosier râpé de soif et de poussière. Puis il ouvre son ceinturon, déboutonne sa vareuse et fait « ha », et boit encore, puis rit. Echoué sur la paille qu'il enfonce de son mieux de tout son long corps frêle, Hans l'imité. Tourné avec avidité vers l'eau de l'étang, l'arbre, l'opulente chaleur de la route blanche où crissent les grillons du soir, il gémit de joie. Des deux mains, il caresse sa peau écorchée par le ceinturon. Son profil au nez trop court, d'une finesse de faon, ourlé de lumière, fait bondir quelque chose dans le cœur, dans le sang de Walter. Il le refuse avec rage, non par prudence, car il est résolu à être imprudent, mais par horreur de ce que cette guerre fait de lui, d'eux tous, en dépit de caution du grand Goethe dans le *Roi des Aulnes* : « *Enfant, ta beauté me séduit — Et si tu me repousses, j'emploierai la force.* »

— Qu'est-ce que tu marmottes, Walter ?

— Rien. On est tellement bien. Le premier moment vraiment bon depuis si longtemps, hein ?

— Pour sûr. Tiens, écoute les sentinelles, on dirait un chant.

L'index levé, les sourcils arqués comme des plumes de corbeau, l'adolescent signale à Walter les réponses alternées : « *Ach...tung ?* » — « *Jawohl* ».

— Mon père m'a dit qu'à la guerre de 14 on criait : « *Werda ?* » Est-ce tu crois qu'il y aura toujours des guerres, dis Walter ?

— Pourquoi m'interrogues-tu comme un oracle, petit ?... S'il y en a toujours eues, pas raison que ça s'arrête. Tiens, prends une cigarette, plutôt.

La paille craque sous leurs reins, une buée ardente monte de la terre. L'odeur des deux hommes jeunes, en sueur, émane de leur chair et flotte sous le toit crevé avec le relent du cuir échauffé de leurs ceintures. L'énorme boucle de métal creuse le ventre enfantin de Hans qui le dénoue d'une main, retenant de l'autre le poignet de Walter et l'approchant de son visage pour allumer sa cigarette avec la flamme qu'on lui offre. Il dit :

— Faut voir à pas foutre le feu, dis.

Le parfum farouche de cette peau, le contact et la légère inclinaison de la tête accompagné d'un battement de cils sur l'eau céleste des yeux semblent autant de signaux lumineux, éblouissants, lancés vers Walter comme ces fusées traçantes qui, dans la nuit des guerres, signifie : « Attention, danger » ou bien « Ici, le chemin t'attend ».

— Si tu prenais...

L'ainé des deux vacille, se maîtrise, écrase avec soin l'allumette carbonnisée sous la semelle de sa botte :

— Si tu prenais ton harmonica, quand tu auras fini ta sèche ?

— Attends que j'ai fourbi ma sulfateuse, et je t'en jouerai une chouette.

Bon petit soldat discipliné, qui n'oublie aucune consigne : l'entretien parfait de la mitrailleuse, c'est le salut du combattant. Tout en astiquant, il contemple le grand arbre qui lance vers le ciel que barre le linteau du seuil sept faisceaux régulièrement disposés de rameaux touffus, aux feuilles argentées, où les mouches à miel bourdonnent dans un suffoquant arôme :

— Tu l'avais repéré, hein ? *sacrament*, ce tilleul !... Quelle beauté, quelle force ! Tu ne sais pas le plaisir que tu m'as fait là. En le regardant, j'ai cru retrouver un ami, celui de ma ferme natale. Il y avait, juste à côté, l'abreuvoir des moutons où j'allais avec Christel. Ce soleil à travers les feuilles, c'est un peu comme les nattes blondes de Christel...

— Qui est Christel ? demande Walter, d'une voix neutre.

Le cou penché est long et lourd, délicatement bruni sous cette masse d'ombres et de reflets métalliques, la chevelure.

— Ma petite sœur.

— Tiens, je croyais que tu parlais de ta fiancée.

— Je n'ai pas de fiancée.

Hans s'applique de plus belle à astiquer sa mitrailleuse,

se lève, souffle dessus comme une mariée qui veut faire briller sa bague.

— As-tu eu des filles, Hans ?... Je veux dire : beaucoup de filles ?

— Ça m'est arrivé, répond Hans d'un ton absent, plutôt morne.

Il lui tourne le dos et va s'asseoir devant la porte, tire son harmonica et en joue quelques notes dont la mélancolie ne lui ressemble guère. Walter le rejoint et s'assied contre lui, épaule accotée à l'épaule. Il n'étend pas le bras autour de ce cou gonflé de vie, de cette nuque penchée et si mince qui semble la courbe d'un altéré s'appêtant à boire. Les lèvres charnues, au duvet de pêche, ne s'abreuvant qu'à la musique qui éclate en notes perlées. Walter serre ses genoux entre ses deux bras, au-dessus du cuir des bottes. Si fort que ses poignets rougissent.

— Qu'est-ce que c'est que ce lied, petit ? Je ne le connais pas.

Les yeux fixés sur le tilleul qui flamboie d'un côté et que l'ombre borde de l'autre, royalement dressé au-dessus des avoines, Hans récite :

« *Quel poème est plus émouvant — Qu'un arbre dressé dans le vent ? — Comme un cri vivant de la terre — Il élève au ciel sa prière — Tendait vers Dieu ses bras puissants — De chants d'oiseaux tout frémissants...* »

— Mais il n'y a pas un brin de vent, dit le prosaïque Walter, exagérant son air de pied-plat.

En effet, pas un souffle ne courbe les brins d'herbe ni les roseaux. L'été appesanti semble vouloir marquer la terre, de toute sa force, et figer chaque dessin de branche, chaque relief, chaque arête de toit, entre le rouge du soir ardent, béant comme une gueule de lion, et le noir azur de la nuit qui commence. Les sentinelles se répondent comme des vigies perdues en mer. Le parfum du tilleul étouffe le cœur.

— Ce tilleul ! dit Walter avec rancune.

Sa tête bat de plus en plus lourdement. Une cloche de feu, mélancolie et brûlant désir. La voix haute de Hans poursuit, argentine, une voix d'enfant :

— « *Et je songe en le regardant — Bravant de l'hiver les autans — Que le Seigneur seul est capable — De créer cette œuvre admirable — Tandis que nous, pauvres humains — Chantons l'amour qui meurt demain* ». *Der Teufel!* ajoute-t-il dans un registre plus grave. Il n'y a pas

que l'amour, Walter. Nous aussi. Nous aussi, nous serons morts demain...

— De qui sont ces vers ?

— Henri Heine, je crois. Mais je ne suis pas sûr.

— Ce juif, marmonne Walter.

Et la lumière se fait en lui : cet arbre... A l'époque, il n'avait jamais encore brisé de vitrines de youpins, Walter Reutterman. Comme il l'a fait plus tard, amusé, excité par ses amis au brassard rouge. Avec la croix gammée dessus comme une araignée sur une tache de sang. « La nuit de cristal » — la fameuse nuit du bris des vitres... Non, il avait douze ans, et il est entré par curiosité dans la synagogue vide de sa petite ville de province prussienne. Il a vu ce grand chandelier aux sept branches d'or dans la grotte d'ombre, sévère, indéchiffrable constellation. Ce silence et cette atmosphère touffue l'ont frappé ; il était déjà, comme plus tard sous ses allures sportives et ses grands cris, ses beuveries, ce petit dur qui tremble de posséder en lui, bien cachée, musicienne terrifiée, une jeune fille...

— Tiens, dit Hans en riant, que de tilleuls dans ma vie ! (Sa voix ne sonne pas très juste). Je pense à un souvenir assez bête, tout à coup. A Berlin. Tu n'as jamais entendu parler du « *Tilleul d'Argent* ? ».

— Non, parvient à répondre Walter avec indifférence.

Son cœur cogne à l'étouffer. Il ne l'a connu que trop, avant cette fameuse épuration de 1935 qui l'a fait vivre dans la terreur et le redoublement de la vieille honte, pendant tant de mois, après la mort de Roehme. Le *Tilleul d'Argent* ! Et c'est le petit qui, le premier, parle de la sorte ? Qui fait allusion à cette boîte fermée par ordre de la police du Fürher ? Un piège ?... Impossible.

— J'y suis entré un jour, oh, absolument par hasard... Eh bien, tu sais, ma curiosité a failli me coûter cher, j'ai dû partir à quatre pattes sous les tables ! Ces idioties, c'est bien de moi ! Naïveté un peu trouble de petit paysan qui veut voir les bas-fonds de Berlin, tu comprends ? Il y avait là une femme splendide. Elle chantait, en fourreau pailleté, ouvert jusqu'aux reins, avec un chapeau à plumes et un de ces fume-cigarettes ! une baguette de chef d'orchestre... Elle avait une voix rauque et humide, des cils interminables dans une figure de madone émaciée, bref une espèce de Marlène Dietrich... J'étais captivé... sur ses épaules nues, elle n'arrêtait pas, de ses longues mains gantées, de faire mouvoir un de ces boas de plumes absolument irréal,

un nuage... je te dis, Marlène... Et puis tout à coup la police est arrivée et ça a été la rafle ! Tout ce joli monde piaillait, se sauvait. Quelle peur j'aie eue ! Imagine-toi que cette femme fatale, eh bien, c'était un garçon ! Ah, il y a eu, des arrestations, au *Tilleul d'Argent* ! Plus d'un client est allé en camp porter le « triangle rose... ».

— Et le... la chanteuse, que lui est-il arrivé ?

(Je le sais bien, parbleu. On me l'a appris plus tard. Abattue par une rafale, pour avoir résisté à ceux qui l'arrêtaient. C'est ce pauvre Karl, qui a été tué dans les Ardennes, qui me l'a dit tout bas, dans la rue, en tremblant comme une femmelette. Je n'ai jamais eu de détails.)

— Le travesti ? Elle a reçue toute la décharge d'un S.A. quelle avait giflé !... Eh bien, imagine qu'un des individus poudrés à monocle qu'on arrêtait s'est mis à déclamer des vers, comme s'il était fou... des vers d'un Italien ! J'ai su plus tard... J'en garderai toujours le souvenir. Ça disait : « Il est doux de mourir pour ne plus voir ces temps de bassesse et de honte ». Et il a crié vers le corps de l'artiste, tombé entre les pieds des gens et des policiers : « C'est toi la plus chanceuse ! A toi le souvenir de Michel-Ange ! ». J'ai vérifié. C'est bien de Michel-Ange. Dis, toi qui as étudié, tu le savais, Walter, que Michel-Ange était homosexuel ?

(C'est tellement énorme que ça ne peut pas être un guet-apens ! Attention, cependant. Attention. Surveiller sa voix, ses mains... La nuit tombe et cache les visages à demi.)

— En voilà une histoire, on t'a bourré le crâne, petit Hans. Je ne sais pas, moi, ça ne m'intéresse pas, ces choses-là. On ferait mieux de se reposer, et... Qu'est-ce qui te prend, Hans ?

Le gosse, la tête sur les bras, se met à renifler.

— C'est idiot, idiot, c'est le cafard, je pense... Walter, ce soir est si doux, si beau, et ce parfum de tilleul... ce bourdonnement d'abeilles, comme à la ferme... Ça donne trop envie d'être ailleurs. Ou bien seulement : content... Ce que j'ai crevé de faim après l'avoir quittée la maison ! On ne trouvait de travail nulle part, jusqu'à ce que le Fürher nous en donne... mais c'était en faisant tourner les usines d'armement, et nous voilà ici, à présent... On ne s'en sortira pas, Walter, on sera morts demain, et tu le sais !

— Mon vieux, si tu continues, je vais te fiche une tannée ! (C'est cela : être dur, comme dit Nietzsche... La voix virile, brève, mais affectueuse. Je peux même lui poser la main

sur l'épaule.) Qu'est-ce que c'est que ce défaitisme ? Tu n'as pas honte ? Toi, un soldat de notre glorieuse patrie ?

— Notre patrie ! Qu'est-ce qu'elle va devenir, hein ? Quand nous serons battus sur tous les fronts, qu'est-ce qui va se passer pour elle ? Je n'ai pas vingt ans, Walter, et je ne sais pas si j'ai eu vingt jours de bonheur dans toute ma vie, depuis la fin de l'enfance !

— Cette musique décadente, cette poésie malsaine t'ont mis dans un joli état... Allons, petit idiot...

La voix de Walter chavire. Sa main presse la nuque bouclée comme pour la briser en deux.

— Musique ? Quoi, poésie... ah oui ! poésie de Juif ?... poésie d'homosexuel, Michel-Ange... Tiens, tu me rends fou, Walter ! Toi si grand, si bon, si sage... Et on va tous crever, mon vieux... Pas besoin de musique décadente. Rien qu'un parfum d'un arbre qui est le frère d'un arbre de chez nous... Les arbres sont frères, Walter ; pas les hommes. Pourquoi ?

Et, dans une convulsion, la voix soudain très basse, très creuse :

— Les étoiles se lèvent, Walter... Toi seul as été bon pour moi... Alors écoute, je n'en peux plus, j'aime autant tout te dire ce soir, tant pis si tu me craches à la figure ; après tout, on meurt toujours seul... Dans cette boîte de Berlin, je ne suis pas entré par hasard. J'y ai été six fois, pour y lever le client... je crevais de faim... Toute l'Allemagne chômait, tu te souviens ? et je ne voulais pas devenir nazi... Mon sang tzigane... mes cheveux trop noirs... A présent, on n'y regarde plus de si près pour enrôler, on a besoin de tout le monde, hein ? Tu crois que je ne me méprise pas moi-même ? Pas d'être ce que je suis : d'avoir fait ce que j'ai fait... Alors que j'étais capable d'aimer, tout comme un autre, ah ! crois-moi... La faim du cœur, elle est presque aussi terrible que l'autre. Et qui m'a aimé, qui ?

Et dans une véhémence croissante, il crie en étreignant à deux bras le tronc du vieil arbre tiède et parfumé ; les larmes arrosent ses joues, ses lèvres tremblent :

— Etre un homme, c'est ce qu'on fait, depuis des verstes et des verstes ? Brûler des maisons, massacrer des paysans, éventrer des femmes, pendre au-dessus des portes des vieillards qui ne veulent pas dire où sont les *Partizâns* ? Ça, c'est glorieux ; ça, c'est viril. Mais aimer selon son instinct ? Pas pour bouffer, tu comprends, pas pour le fric,

aimer pour de bon, âme et chair, un autre être... s'il est semblable à soi, ça c'est le vice, le mal, l'infâmie, voilà ! Moi, ça va, j'en sais assez, j'en ai trop vu... *ich habe genug* ! Vive la balle qui me tuera... Eh bien ? Tu me gifles ? Tu me craches dessus ? Hein ?

Il le défie, mince à faire rire devant Walter, petite tige vibrante et fragile d'herbe au pied d'un arbre colossal. Il attend. Puis il frissonne devant le geste enfin accompli, et laisse retomber les bras.

Walter l'a soulevé, aussi aisément qu'une plume, a jeté le fardeau léger sur la paille encore marquée par l'affaïsement des deux soldats fatigués contre ses javelles en tas.

— Vingt jours de bohneur ? Tu te demandes si tu as eu vingt jours de bohneur ? Et moi ? Tu ne connais pas mon histoire pauvre petit ! Moi, avant de mourir, un seul jour me suffirait... ou une seule nuit !

C'est Walter qui pleure à présent, mais sans larmes, à grands spasmes qui le secouent tout entier. Il balbutie pour ne pas défaillir, il dit tout pêle-mêle : les premiers entraînements, les premières épouvantes, la malédiction du père, le Herr Professor Reutterman horrifié d'avoir « engendré un monstre », cette obsession de rachat, de purification, qui conduit dans le rang des nationaux-socialistes, et l'horreur et le dégoût de cette abominable campagne d'Ukraine, la perte de toute foi dans l'idéal cru diamant, tourné au pourri, l'enfer sur terre... et, tout à coup, cette petite lumière : un jeune soldat nommé Hans joue sur son harmonica le long des routes russes défoncées par les bombes. « Chut, Hans, le responsable, c'est ce tilleul. Ce vieux sorcier de tilleul ! ».

... La paille craque, se brise. La fraîcheur de la nuit où brille l'étang entre par la porte, par le toit crevé.

La voix étonnée de Hans « Dis Walter... est-ce que nous devenons fous tous les deux ? ». Et puis le silence où monte un seul souffle. La peau violemment pressée contre la paille se couvre d'un petit grénetage rouge et serré.

— *Donnerwetter* !

Le soleil est déjà brûlant. L'Oberführer hurle, hurle. Les hommes rangés devant la mesure, regards de verre, au garde-à-vous écoutent les imprécations, attendent la sentence. Tout est réglé comme un papier à musique depuis

l'instant encore proche où, à l'aube, après les premières trompettes...

— Salauds ! On vous a trouvés, hein ? Vous ne pouviez plus vous réveiller, hein ? C'était trop bon, hein ? Was ist fur eine Sweinnerein ! Vous connaissez la loi du Troisième Reich ! N'attendez aucune pitié de moi ! Vous n'êtes plus des soldats mais des sous-hommes... pires que des Juifs ! Caporal Muller ! Elle vient cette corde ?

Ce fut au grand tilleul qu'on les pendit.

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

---

---

WILHELM REICH

## LA RÉVOLUTION SEXUELLE

« L'Homosexualité n'est pas un crime social »

Ed. Plon — 28 F

---

---

LUCIE FAURE

## L'AUTRE PERSONNE

Ed. Julliard — 384 p. — 20,70 F

## OU L'HYPOCRISIE

### VA-T-ELLE SE NICHER...

par MARC DANIEL.

La récente publication, dans l'excellente collection *Marabout Université*, du livre de M. René R. Khawam *La poésie arabe des origines à nos jours* (1), nous donne l'occasion de dénoncer une des plus éhontées manifestations d'hypocrisie dont un universitaire se soit jamais rendu coupable.

En effet, dans l'Introduction à ce recueil de poèmes arabes, M. Khawam écrit ceci : « [Dans la poésie dite érotique] « l'amour est pris comme sujet principal du poème... « L'homme, grâce à ce sentiment, s'élève au-dessus de lui-même, soit qu'il sombre dans une folie sacrée, soit qu'il voue à sa Dame un culte où le ravissement naît d'un seul « de ses regards. La transformation est complète lorsque « l'Amour sublimé prend la place de la personne aimée, « au point que disparaissent toutes les qualités différentes du sexe et de l'espèce. Les termes s'entrecroisent « et se remplacent, sans distinction de genre, et l'on parlera « de l'Amant (*al-Habib*) pour indiquer que l'intensité du « sentiment et sa victoire définitive sur les conditions « charnelles de l'union ont supprimé toute différenciation « au stade prosaïque du phénomène. Le danger de cette « situation, si compréhensible quand on se place au point « de vue de la métaphysique amoureuse, consiste à prêter « le flanc aux accusations les plus injurieuses. Certains « littérateurs n'ont pas manqué de tomber dans le piège : « ils ont prêté aux poètes arabes des intentions blâmables, « les accusant de défier les lois normales de la nature. Les « innocenter serait une tâche difficile, d'autant plus que la « mode multiplia dans leurs rangs les imitations factices.

(1) *Marabout-Université*, n° 121 (7 F). Cet ouvrage avait été précédemment publié chez Seghers (1960).

« Abou-Nowâs, considéré comme le maître des amours « défendues, est qualifié par un contemporain de « babouin « le plus friand des charmes féminins ». Cette seule asser-tion d'un confrère qui l'a fréquenté nous dispense de « présenter une argumentation plus ample sur ce pro-blème ».

On ne saurait accumuler en si peu de lignes plus de contre-vérités et de mauvaise foi : car il est hors de doute qu'on ne saurait plaider ici l'ignorance, vu la compétence de M. Khawam en matière d'islamologie.

Quelle est en effet la thèse de cet auteur ?

Dépouillée de sa phraséologie indigeste, elle se réduit à ceci : les expressions d'amour pédérastique qui apparaissent dans la poésie arabe sont en réalité des expressions d'amour mystique, où « l'Amant » est pris comme le symbole du sentiment amoureux désincarné, aboutissant, à la limite, à une sorte de passion mystique. Ceux qui s'imaginent qu'il s'agit réellement de l'amour des garçons « tombent dans le piège » (autrement dit, sont les victimes de leur naïveté), et qui plus est ils insultent ainsi à la moralité de l'Islam. La meilleure preuve en est qu'Abou Nowâs, le plus célèbre poète des « amours défendues », était un coureur de jupons. Donc tous les poètes qui l'ont imité étaient, comme lui, amateurs de femmes et parfaitement au-dessus des accusations des mœurs contre-nature.

Voyons cela de plus près, puisque M. Khawam nous traite de si haut.

Amour mystique ? certes, les poètes de l'Islam l'ont chanté : notamment les *soufis*, ces mystiques « vêtus de bure » dont les noms les plus célèbres sont Fariduddine Attar (xii<sup>e</sup> siècle) et Djelaleddine Roumi (xiii<sup>e</sup> siècle) :

*L'amour de la beauté de celui que j'adore  
est comme un océan de feu;  
le flambeau s'y allume en flammes lumineuses,  
mais le papillon y périt.  
O toi qui veux aimer, renonce à tout le reste,  
impiété ou respect des rites :  
là où règne l'Amour, rien d'autre n'a sa place (2).*

Mais ces expressions d'amour divin sont empruntées à un langage bien profane. Toutes proportions gardées, elles

(2) Fariduddine Attar, d'après H. Massé, *Anthologie persane* (Payot, 1950).

sont à la poésie érotique arabe ce que les poèmes de sainte Thérèse d'Avila ou de saint Jean de la Croix sont à la poésie amoureuse espagnole de leur temps. Il ne viendrait à l'idée de personne de prendre prétexte de ces deux mystiques pour nier la réalité de toutes les expressions érotiques dans la littérature du Siècle d'Or. M. Khawam se moque proprement de ses lecteurs, car il ne peut ignorer qu'à côté de ces œuvres où, en effet, l'Amant prend un aspect quasi-désincarné, il en est d'autres où, au contraire, l'amour pédérastique s'exprime de la façon la plus concrète et même la plus crue.

*Garçon charmant à la voix douce,  
ta dureté me désespère,  
ta fragilité m'encourage.*

*Depuis que j'ai osé cueillir  
la rose de ton églantier,  
la honte a inondé tes joues.*

*Tes hanches et ta taille souple  
crient : halte ! n'approchez pas !  
nul ne peut fouler cette dune... (3)*

Ou encore ce charmant croquis :

*Sa taille mince et souple ondule  
comme un arbuste au bord de l'eau,  
mais il décourage l'amour  
et repousse les soupirants.  
C'est tout juste si, en nageant,  
il montre à ses admirateurs  
qui le comptent de la rive  
le trésor charmant de ses fesses (4).*

Comme pour accabler M. Khawam, nombreux sont même les poètes arabes qui ont pris soin de nous instruire explicitement de leur préférence pour les garçons, opposés aux femmes :

*O Zeinâb aux seins bruns, ô Hind aux tresses teintes,  
vous cherchez, dites-vous, pourquoi je vous délaisse?  
c'est que j'aime cueillir les roses qui me tentent*

(3) Ibn an-Nabîh (xiii<sup>e</sup> siècle). D'après Jawdât Rikabi, *La poésie profane sous les Ayyûbides*, Paris, 1949.

(4) Shihâb al-Abchîchî (xiii<sup>e</sup> siècle). D'après G. Ray, *Al Mostatraf*, Paris, Toulon, 1889.

*sur le tendre duvet des fesses d'un garçon  
plus que parmi le fard étalé sur vos joues.  
Voilà pourquoi, ô Hind, ta chevelure teinte  
ne m'attire plus, ni ton jardinet pelé,  
Zeinâb, ni ton derrière où manque le duvet ! (5)*

Je me demande comment on peut, après cela, prétendre qu'un tel amour est d'ordre « métaphysique » — et encore, par crainte des foudres de la censure qui veille sur nos bonnes mœurs, je m'abstiens de citer d'autres poèmes beaucoup plus précis et plus crus. Puisque M. Khawam pense que voir là des allusions à l'amour charnel des garçons est « tomber dans un piège », je lui conseille de relire un certain poème d'Abou Nowâs — qu'il inclut lui-même dans son livre, p. 113 : « Page, viens à mon secours » — il y verra une autre sorte de piège, vraiment impossible à citer dans les pudiques pages d'*Arcadie*, mais qui, je vous l'assure, n'a certes rien de mystique !

Quant à l'argument concernant Abou Nowâs, coureur de filles, et par conséquent (!) lavé de tout soupçon d'ordre pédérastique, il est si ridicule qu'on s'étonne qu'un universitaire du xx<sup>e</sup> siècle ait pu l'écrire sans rire. Comme si le fait d'aimer les filles empêchait qui que ce soit, chez les peuples de culture orientale, de cultiver aussi l'amour des garçons ! Il faudrait envoyer M. Khawam à l'école maternelle pour lui apprendre l'histoire de tous ces sultans qui avaient des harems des deux sexes — au fait, est-il bien sûr que cela ait disparu tout-à-fait aujourd'hui ? certaines anecdotes, pas tellement anciennes, permettraient d'en douter, concernant tel ou tel pays pétrolifère du Moyen Orient... Allah merci, les peuples orientaux n'ont pas nos préjugés sur ce chapitre, et ont hérité le meilleur de la tradition grecque, au moins dans ce domaine.

Tout cela serait plus amusant qu'irritant, si M. Khawam ne feignait de voir là un point où l'honneur de l'Islam est en cause. À ses yeux, citer les poèmes pédérastiques arabes sans faire semblant de les croire mystiques est « accuser » leurs auteurs « de défier les lois normales de la nature ». Quant on sait à quel point les Musulmans sont — avec raison — sensibles à l'humiliation, l'insinuation de M. Khawam va loin. Trop loin, même : car l'« accusation » n'existe que dans son esprit.

(5) *Histoire de Boudour et de Kamaralzaman*, dans les *Mille et Une Nuits* (d'après la traduction Mardrus).

En chantant l'amour masculin, les Arabes de l'âge classique n'ont nullement fait preuve, comme il l'insinue, d'« intentions blâmables ». Ils ont au contraire exprimé, avec un lyrisme parfois raffiné, une forme d'érotisme qui a ses lettres de noblesse depuis la plus haute antiquité, et que l'Occident redécouvre en notre temps après une longue éclipse dont nous n'avons pas lieu d'être autrement fiers. La poésie chinoise, la poésie japonaise, la poésie indienne (pour ne citer que des exemples dont je sois sûr) ont également chanté cet amour, tout comme l'avaient fait la poésie grecque et la poésie latine. Rien, dans tout cela, qui soit de nature à humilier la civilisation arabe, bien au contraire.

Ce qui serait humiliant pour elle, en revanche, ce serait de vouloir lui greffer le puritanisme d'Occident, au moment précisément où l'Islam redécouvre, après un siècle d'oppression coloniale, les valeurs propres de sa civilisation. Abou Nowâs, amateur de filles et de garçons, en fait partie, au même titre que les mystiques soufis qui chantaient l'Amant divin sous les traits d'un bel adolescent.

MARC DANIEL.

---



---

## RELIURES

*Une reliure par année*

— 15 F (port compris) —

— en vente immédiate —

1968-1969

## PAGES DE CARNET

par ROBERT AMAR.

Problèmes de la sexualité. On lit ces mots partout; ils montrent notre misère. Par quelles ignorances, par quelles déviations, par quelles oppositions est-on arrivé à faire un problème de ce qui est la plus puissante force de la nature, celle qui réalise la jonction de l'esprit et de la matière, l'unité même de l'être ? (1).

\*  
\*\*

Lorsque le progrès s'avance, les traditions se dressent devant lui et lui passent les menottes aux poignets.

\*  
\*\*

Autrefois Philosophie, Foi, Science, c'était tout un. Aujourd'hui la science a pris son indépendance et se dégage du lacs de concepts séculaires où elle était enlisée, portant partout à la fois des faisceaux de lumière. De là le désarroi des deux premières devant ce phénomène nouveau. Première tâche : enterrer les cadavres décomposés des vieux mythes qui empoisonnent l'atmosphère.

\*  
\*\*

Tout homme est une histoire sacrée, absolument unique mais pas exceptionnelle : que cette pensée écarte de nous l'orgueil mais aussi le désespoir.

\*  
\*\*

Les pires châtements se trouvent toujours en nous-mêmes. Ceux qui se sont acharnés à poursuivre le plaisir ne savent plus aimer.

\*  
\*\*

(1) D'autres *Pages de Carnet* ont paru dans *Arcadie*, n° 52, 66 et 121.

## PAGES DE CARNET

Le drame de la vieillesse n'existe que pour ceux qui sont restés jeunes.

\*  
\*\*

Durable et belle, la communion de deux hommes d'une génération différente. Elle vit d'admiration, de compréhension, d'indulgence et de tendresse : quatre piliers d'une solide construction.

\*  
\*\*

Dans le besoin que l'on éprouve d'entretenir plusieurs amitiés amoureuses, il y a de la prudence et de la peur d'être seul un jour.

\*  
\*\*

Familier des rivages d'au-delà de la Méditerranée, j'ai éprouvé que le soleil hâtait la croissance des sentiments, comme il le fait des fleurs et des fruits.

\*  
\*\*

C'est par la voie royale de la Beauté que je suis entré dans le domaine sacré de l'homophilie. Dans mes années d'adolescence, les musées m'avaient donné le choc au contact des chefs-d'œuvre de l'art grec : statues parfaites respirant le calme et l'aisance, la force et la santé dans le strict équilibre d'une magnifique jeunesse. Point de jonction bouleversant de grands artistes avec des modèles exceptionnels, les athlètes vainqueurs aux Jeux Olympiques.

Le rythme de leur force contenue, l'alliance de la puissance et de la grâce, de la pureté et du dépouillement, l'harmonie qui les enveloppe de splendeur, leur contentement de se sentir jeunes, beaux et forts, leur eurythmie simple, mesurée, impeccable avaient jeté dans mes veines un feu qui ne devait plus s'éteindre.

\*  
\*\*

La Beauté. Don insigne. David, il y a des siècles, chantait à Dieu cet hymne : « Je te loue de ce que tu as fait de mon corps une œuvre si étonnante et si merveilleuse » (Ps. 139, 14).

Cette beauté est faite pour autre chose que le plaisir. Elle procure cette exaltation qu'avait si intensément éprouvée Ernest Psichari, confiant : « Je me souviendrai long-

temps de ces jeunes hommes que j'aperçus vers la fin de décembre 1906 au village de Baouar sur la Nana. Ils étaient trois ou quatre, silencieux, immobiles... Ils étaient nus... On ne saurait facilement imaginer de plus gracieuses adolescences et l'on eût dit de ces éphèbes qui courent sur les métopes du Parthénon, porteurs de lances ou de rameaux d'olivier... Nous ne savons pas goûter la joie parfaite des corps dans la lumière ». Heureux ceux qui l'ont su et qui l'ont connue.

\*  
\*\*

Qui serai-je le jour où je n'aurai plus de désirs ?

Cette interrogation, combien se la posent avec inquiétude, parfois avec angoisse ?

Nous avons vécu de longues années dans une atmosphère d'alacrité et d'euphorie, tendus vers les autres avec l'espoir d'approches, de contacts, de rencontres. L'attente d'une communion nous a portés au-delà de nous-mêmes, nous donnant patience et courage comme ferait une vague puissante qui vous soulève au-dessus des récifs.

Et puis le soir descend, nos attraits se réduisent, nos pas se font plus lourds.

L'ardeur, la foi cèdent peu à peu la place au doute et à la désespérance. Le calme intérieur qu'au temps de nos ardeurs tumultueuses nous avions la folie de souhaiter, le voilà qui s'installe, mais c'est un vide affreux, une disponibilité sans emploi, une offrande que personne n'accueille. Nos mains ouvertes autrefois pour prendre, maintenant pour donner, aucun passant ne se retourne pour les saisir. Et la solitude, plus redoutable que la mort, glace ce corps fait pour brûler.

« Lequel est le pire, se demande André Gide, jeune de se refuser au plaisir, ou vieux de le chercher encore. Il est certaines félicités de la chair que poursuit, et toujours plus vainement, le corps vieillissant, s'il n'en a pas été saoulé dans sa jeunesse. Les adolescences trop chastes font les vieillesses dissolues. Sans doute est-il plus facile de renoncer à ce que l'on a connu qu'à ce qu'on imagine. Ce n'est pas ce que l'on a fait que l'on regrettera ici, mais bien ce que l'on n'a pas fait et que l'on aurait pu faire. Et même le regret prend alors la couleur sombre du repentir ». Si cela est vrai, mes amis, quand il est temps encore, cueillez, si m'en croyez, les roses de la vie !

ROBERT AMAR.

## LETTRE A UGO BRUNETTI

par Ugo FOSCOLO.

*Le grand écrivain romantique italien Ugo Foscolo (1778-1827) n'est pas particulièrement connu comme « arcaïdien ». Et pourtant... que penser de cette lettre qu'il écrivait de Pavie, le 7 décembre 1808, à son ami Ugo Brunetti resté à Milan ?*

Mon Brunetti,

Je viens enfin te retrouver en t'écrivant longuement — moment tant attendu ! Combien je t'aime, toi seul le sais, et toi seul peux le savoir : car seul l'amour que tu me portes est la mesure du mien. A ton amour sincère et magnanime, mon cœur répond par une gratitude vivace, sacrée, éternelle. Tant que mon sang coulera dans mes veines, je t'aimerai, et cette amitié constituée, dans ma vie tempêteuse et agitée, l'unique havre de repos...

J'ai laissé à Milan bien des personnes que j'ai regretté de quitter, et pourtant, en réfléchissant aux plaisirs et aux peines qui m'y advenaient, je me console de ce départ. Toi seul, mon Brunetti, toi seul fais exception : tu me laisses des souvenirs exquis, un amer désir de te revoir, et rien qui puisse me consoler d'être loin de toi. Je languis de toi, et chaque jour qui passe me fait sentir plus cruellement l'absence de mon ami...

Tu me reproches, dans la lettre que Montevecchio m'a apportée hier, de ne pas t'écrire. Mais je t'ai écrit cette semaine à chaque courrier, lundi, mercredi, vendredi, et plût à Dieu que le courrier partît tous les jours ! Le mauvais fonctionnement des postes est responsable du retard apporté à la distribution de ces lettres. Ce n'étaient d'ailleurs que de brefs billets, car depuis mon arrivée ici j'ai été pris dans un tourbillon d'ennuis divers, emménagement, visites à faire et à recevoir, professeurs, étudiants...

Je reste à la maison le plus possible et ne sors que contraint et forcé; je passe mes soirées au coin du feu avec quelques jeunes Grecs passionnés de littérature et de patriotisme... Si tu pouvais t'échapper jusqu'ici, ce serait pour moi un jour de joie, et aussi pour mon vieux domestique Domenico, qui ne cesse de chanter tes louanges. Au moins, si tu ne peux pas venir, écris-moi. Depuis sept jours que j'ai quitté Milan, je n'ai eu que ta lettre d'hier. Peut-être le courrier d'aujourd'hui m'apportera-t-il ton écriture ? ou celui de demain. Je vis dans cette espérance, comme un fidèle espère dans l'intercession de son saint patron.

Au revoir donc, mon doux ami. Au revoir.

Uco FOSCOLO.

---

---

PIERRE BLANCHE

*LES PAGODES*

« d'une vérité saisissante... »

Ed. Flammarion. — 234 p. — 16 F

---

---

ROGER PEYREFITTE

*LES AMÉRICAINS*

Ed. Flammarion — 28 F

## ASPECTS HOMOPHILES DE L'ŒUVRE DE FÉDÉRICO GARCIA LORCA

par ANTOINE D'ARC.

(suite) (\*).

### 2) L'ŒUVRE.

L'œuvre de Lorca garde les traces de cette évolution que nous venons d'examiner. D'abord voilée dans l'angoisse des amours impossibles, plus tard elle se découvrira peu à peu, révélant le sens le plus profond de son univers.

Cependant, prétendre que l'inspiration de Lorca est d'origine uniquement homophile serait aussi faux que de la réduire aux seuls thèmes gitan ou andalou. Federico est un poète universel. Il trouve son inspiration aussi bien dans le gitanisme du *Romancero* que dans le cancer de l'enfant Stanton. Si l'homosexualité n'est pas l'unique source de son inspiration, elle court dans tous ses écrits, car il la porte dans son cœur. C'est comme une lumière qui éclaire tous les aspects de cette œuvre. Elle lui donne une dimension particulière que les « yeux naïfs », comme il aimait à dire, ne peuvent saisir.

Nous étudierons dans son œuvre trois thèmes qui me paraissent essentiels :

- sa conception de l'amour;
- son attirance pour la beauté masculine;
- les thèmes typiquement homosexuels de l'œuvre (9).

---

(\*) Voir *Arcadie*, n° 182.

(9) Nous donnerons les citations d'après la traduction française de l'édition N.R.F. Gallimard, *Œuvres complètes de F.G. Lorca*. (5 volumes parus).

A) *Sa conception de l'amour.*

Dans l'œuvre de Lorca, le mariage fatidique d'Eros et Thanatos, Amour et Mort, est ce qui frappe au premier abord. Le poète vit les affres de l'amour impossible, la passion qui doit demeurer au profond de l'âme, amour qui n'a pas le droit de venir au jour. Même le mot n'a pas de réalité possible : « Je vois le mot amour qui se délabre » (10). Amour irréalisable qui plonge l'âme dans le désespoir :

« *J'ai la tristesse en moi de la pluie sereine,  
tristesse sans espoir de l'irréalisable* » (11).

Cette tristesse, le poète cherchera à l'apaiser par un retour à l'enfance où l'angoisse des amours sans espoir est inconnue :

« *La tristesse qui flotte en mon âme  
Je la laisse sur le blanc chemin.  
Les enfants la trouveront peut-être  
Et l'enfouiront dans l'eau demain* » (12).

Allusion au baptême purificateur ? Peut-être, Lorca est victime, même si sa famille s'avère des plus ouvertes, des préjugés d'un milieu puritain. C'est pourquoi il garde l'idée du péché dans le tréfonds de son âme, il croit que la passion qu'il éprouve est condamnable :

« *Mon cœur est mauvais, mon Dieu,  
Je sens en ma chair la braise implacable du péché* » (13).

Ce sentiment d'angoisse, à l'idée des amours mortes, lui arrache un cri bouleversant :

« *Mais moi, j'ai soif de parfums et de rires,  
J'ai soif de chants nouveaux  
Sans lunes et sans lys  
Et sans amours défuntes* » (14).

Amour impossible, c'est-à-dire amour morte :

« *Pater Noster pour notre amour* ».

(10) *L'ombre de mon âme*. Ed. Gallimard, I, p. 36.

(11) *Pluie*. Ed. Gallimard, I, p. 36.

(12) *Santiago*. Ed. Gallimard, I, p. 47.

(13) *Source*. Ed. Gallimard, I, p. 106.

(14) *Chants nouveaux*. Ed. Gallimard, I, p. 50.

L'amour vient de très loin, il est une énigme comme le sphynx :

« *Qu'est-ce qui résonne  
Au loin ?  
L'amour, le vent sur les vitres.  
Mon amour  
Tu ne sauras point,  
Mon beau sphynx de neige,  
Avec quelle ardeur  
Je t'aurai chéri* » (15).

Dans l'impossibilité de son amour, le poète se trouve comme écorché :

« *Mon cœur s'est dépouillé  
Comme un serpent de sa peau vieille,  
Et je la vois entre mes doigts  
Pleine d'entrailles et de miel* » (16).

Mains qui portent le non d'une frustration affective :

« *J'ai le Non que tu m'offris  
Dans la paume de ta main,  
Comme un citron de cire  
Presque blanc* » (17).

A mesure que son œuvre mûrit, les thèmes amoureux se développent, en des formes plus complexes et plus mystérieuses. Le *Romancero Gitan* nous en donne maints exemples, comme la *Romance somnambule* où une malédiction de rêve et de sang brise l'union des amants. La couleur verte, symbole d'espérance, se mêle au rouge du sang :

« *Et sous la lune gitane  
Tous les objets la regardent  
Mais elle ne peut les voir* » (18).

Amour maudit, mais éternel. Amour que le mysticisme, le refuge en Dieu, ne peut qu'exaspérer et rendre plus déchirant.

Reportons-nous au drame immense qui affleure dans le poème si bref de la *Nonne gitane* :

(15) *Nocturne*. Ed. Gallimard, I, p. 120.

(16) *Cœur neuf*. Ed. Gallimard, I, p. 68.

(17) *Mort au petit matin*. Ed. Gallimard, I, p. 179.

(18) Ed. Gallimard, II, p. 18.

« Dans les yeux de la brodeuse  
Vont deux cavaliers agiles.  
Ultime une rumeur sourde  
Lui décolle la chemise... »

Souvenir que la nonne ne devrait pas évoquer. Et pour cette raison elle essaye d'oublier dans ses broderies :

« Mais elle brode toujours,  
Tandis que, droit dans la brise,  
Le soleil joue aux échecs  
En haut de la jalousie » (19).

Il se révolte contre tout ce qui voudrait l'empêcher d'exprimer sa passion. Aussi, dans *Gacela de l'amour désespéré*, s'écrie-t-il :

« La nuit refuse de venir  
Afin que tu ne viennes pas,  
Et que moi je ne puisse aller.  
Mais moi j'irai,  
Quoique mange ma tempe un soleil de scorpions.  
Mais toi tu viendras  
Avec ta langue brûlée par la pluie de sel » (20).

Est-ce une allusion à Sodome ? C'est très possible. N'oublions pas que à cette époque il songe à la pièce, jamais écrite, de la *Destruction de Sodome*.

Dans une lettre à Jorge Guillen il définit en ces termes sa conception de l'amour : « L'amour de la mort et plaisanterie de la mort. Amour. Mon cœur est ainsi fait ». (21).

Les personnages de Lorca sont un reflet de l'âme du poète qui les a créés. Dans sa première pièce, *Le Maléfice de la Phalène*, le protagoniste s'est épris de quelque chose qu'il ne pourra jamais obtenir (22).

*Mariana Pineda*, l'héroïne grenadine, monte à l'échafaud, le cœur déchiré par l'abandon de son amant :

« Quel creve-cœur, hélas, pour Grenade !  
Les pierres même versent des larmes  
De voir Marianita mourir  
Sur l'échafaud pour ne pas trahir » (23).

(19) Ed. Gallimard, II, p. 21.

(20) Ed. Gallimard, II, p. 134.

(21) *Obras Completas*, p. 1664.

(22) Ed. Gallimard, III, p. 11-64.

(23) Ed. Gallimard, III, p. 178.

Même dans la gaieté d'une pièce comme *La Savetière Prodigieuse* le poète dépeint la solitude à deux, la difficulté de communiquer entre ceux qui s'aiment ou croient s'aimer.

L'amour prendra un accent tragique dans la trilogie, chef d'œuvre de sa production dramatique.

La fiancée de *Noces de Sang* sera le jouet d'un amour coupable, mais irrésistible, qui lui fait mesurer la petitesse du bonheur que lui propose son fiancé :

« J'étais brûlée, couverte de plaies en dedans et au dehors. Ton fils était l'eau fraîche dont j'attendais des enfants, la santé. Mais l'autre était un fleuve obscur sous la ramée. Il apportait vers moi la rumeur de ses joncs, sa chanson murmurante ».

Amour irrésistible et fatal :

« Je ne voulais pas, entends-moi bien, je ne voulais pas... Ton fils était mon salut, et je ne l'ai pas trompé. Mais le bras de l'autre m'a emportée comme un paquet de mer, comme vous pousse le coup de tête d'un mulet. Et même si j'avais été une vieille femme, avec tous les enfants de ton fils accrochés à mes cheveux, il m'aurait emportée... » (24).

Nous trouverons peu d'œuvres qui rendent compte d'une façon plus dramatique du mariage infernal d'Eros et de Thanatos.

*Yerma* expose la tragédie de l'amour stérile. Drame de conscience d'une femme que son mari a frustrée dans son instinct maternel. Refusant de se donner à un autre homme, au nom de la morale traditionnelle, elle choisira de tuer son époux et, en lui, ses enfants. La fin de la pièce atteint une dimension pathétique : « Je vais me reposer sans jamais me réveiller en sursaut pour voir si mon sang annonce un sang nouveau. Pour toujours mon corps est sec. Que me voulez-vous ? N'approchez pas ! J'ai tué mon fils ! De mes mains j'ai tué mon fils ! » (25).

Dernière œuvre de Lorca, *La Maison de Bernarda Alba* est une des plus tragiques et des plus érotiques tout à la fois. Haines, jalousies, désirs, passions, composent l'atmosphère où vivent les cinq filles de Bernarda, que tient enfermées dans la maison la mort de leur père. Femmes cloîtrées, par la force des traditions, le désir exaspéré d'un homme va les dresser l'une contre l'autre. Adela, la seule

(24) Ed. Gallimard, IV, p. 195-196.

(25) Ed. Gallimard, IV, p. 95.

qui a eu le bonheur de le posséder, finit par se pendre, désespérée de ne pouvoir épouser son amant. Au moment où Bernarda découvre le corps raidi de sa fille, une des sœurs a cette réflexion qui résume toute la pièce : « Bienheureuse mille fois, elle qui a pu le tenir dans ses bras ! » (26).

Telle est la conception que Federico a de l'amour. Pour lui, cette passion, c'est toujours l'amour fourvoyé : dans une lettre à Antonio Gallego Burin, il confie : « La campagne est magnifique. Pourquoi ne viendrais-tu pas un jour ? Et moi, qui porte toute la campagne si profondément dans l'âme ! Si tu voyais, quels couchers de soleil pleins de rosée spectrale... Cette rosée des soirs qui semble descendre pour les morts et les amants fourvoyés, ce qui revient au même » (27).

#### B) Son attirance pour la beauté masculine.

L'homme est au centre de l'œuvre de Lorca. Il représente le personnage essentiel de son théâtre. Il l'inspire dans sa poésie. Federico développe en sa puissance le culte du mâle si caractéristique du peuple espagnol. Carlos Enmundo de Ory observe à ce propos : « Il faut voir ici — il parle du *Romancero* — un paganisme évoquant les corps qui perdent leur splendeur. On sait que les gitans sont beaux et sensuels. Lorca aime le nu. Il nous parle souvent de torsos et de ceintures, et les corps acquièrent des proportions de statues gréco-romaines. Invitant à l'équivoque, éphèbes et figures androgynes surgissent entre des silhouettes et des profils mâles. Cet érotisme n'est pas vénusien... Le *Romancero Gitan* révèle un amour physique pour les gitans » (28).

En effet, prétendre que l'inspiration de Lorca est vénusienne serait ne rien comprendre à son univers. Les femmes de son théâtre, par exemple, n'existent et n'évoluent qu'en fonction de l'homme. Supprimez celui-ci et ses héroïnes perdent toute substance et raison d'être. Même dans une pièce comme *La Maison de Bernarda Alba*, où l'on ne voit jamais apparaître de personnage masculin sur la scène, c'est pourtant l'homme le véritable héros de la tragédie ; les filles de Bernarda vivent en raison de Pepe. C'est lui l'âme de l'œuvre.

(26) Ed. Gallimard, IV, p. 308.

(27) *Unas cartas de F.G.L. a Antonio Gallego y Burin. Cuadernos de arte y de literatura*, n° 2. Grenade.

(28) Lorca (*Classiques du XX<sup>e</sup> siècle*), p. 37.

*Yerma*, femme frustrée, ne pardonnera jamais à Juan, son époux, son impuissance sexuelle. La fiancée de *Noces de Sang* méprisera la médiocre virilité qu'elle pressent chez son fiancé, pour s'enfuir avec Leonardo, symbole même du mâle dans toute sa force.

Dans le *Romancero Gitan*, perdant toute mesure, va s'exprimer sans pudeur l'admiration qu'il voue à la beauté masculine... Les gitans, « mélange de bronze et de rêve », inspireront, avec la beauté de leur corps, sinon son chef d'œuvre, du moins le livre le plus admiré du poète.

C'est un texte plein de sensualité, d'érotisme, de couleur et de sang :

« *Juan Antonio de Montilla*  
roule en mourant la pente,  
le corps étoilé de lys,  
une grenade à la tempe » (29).

Blessures ouvertes comme des fleurs d'où s'échappe le parfum du sang :

« *je vois trois cents roses brunes*  
*fleurir ta chemise blanche*  
*ton sang parfume et imprègne*  
*la laine de ta ceinture* » (30).

Le poète distingue entre la beauté androgyne de l'éphèbe orné de paillettes et de rubans et la majesté de l'homme paré de sang. Quelle différence entre la description de saint Michel, « éphèbe aux trois mille nuits... parfumé d'eau de Cologne », et Antoñito el Camborio « de toison riche, au teint brun de verte lune, à la voix d'œillet viril » ! Le premier « laisse voir ses belles cuisses, moulées par les lampadaires » ; l'autre nous montre un « teint pétri d'olive et de jasmin » Le poète qui se plaît à dépeindre la joliesse froide des éphèbes, sans émotion, dans les poèmes sur les trois archanges, Michel, Gabriel et Raphaël, devant la beauté puissante d'Antoñito s'écrie avec enthousiasme : « Vive monnaie qui jamais ne sera plus reproduite ! ».

Le récit biblique *Thamar et Amnon*, transformé par la magie du poète en un chant gitan, évoque avec délectation : « Amnon, vigoureux et mince, l'aine remplie d'écume et d'oscillations la barbe ». Tout le poème baigne ainsi dans

(29) Ed. Gallimard, II, p. 17.

(30) Ed. Gallimard, II, p. 19.

une chaude atmosphère érotique. On éprouve « le lierre du frisson recouvrir sa chair ardente ». Après le viol de Thamar, nous trouvons comme dans la tragédie grecque le chœur des pleureuses : « Tout alentour de Thamar crient des vierges bohémiennes ». La fuite d'Amnon est un point final à la carrière poétique du roi psalmiste : « David avec des ciseaux trancha les fils de sa harpe » (31).

*Noces de Sang* est tout entier un hymne à la virilité et à la puissance du mâle. Le poète fait dire par la bouche de la mère : « Un homme beau avec sa fleur dans la bouche : mes deux hommes qui étaient comme deux géraniums ». Pour Lorca l'homme doit être un Homme dans toute l'acception du terme : « Ton aïeul a semé des enfants partout. Voilà qui me plaît : les hommes, bons mâles. Le blé, bon blé ». La mère vit dans le souvenir de ses deux hommes, mari et fils, tués dans des rixes lointaines : « Vingt-deux ans ! c'est l'âge qu'aurait mon fils aîné, s'il avait vécu. Car il vivrait, chaud et mâle qu'il était, si les hommes n'avaient inventé le pistolet ». Quand elle parle des hommes de sa famille, elle n'hésite pas à les présenter comme de vrais mâles, qui savent satisfaire leurs femmes, « hommes de bonne semence ». La femme est comparée à la terre qui souffre passivement l'action du laboureur. Ainsi découvre-t-elle sa raison d'être le soir des noces : « Le seul beau jour ! [le jour des noces]. C'est le labour des terres, la plantation des nouveaux arbres ».

Pour Lorca la supériorité de l'homme sur la femme est incontestable. La mère conseille à son fils : « Tâche d'être affectueux pour ta femme. Mais, si un jour tu la vois méprisante ou colère, fais-lui une caresse qui la bouscule un peu : une étreinte rude, une morsure, et, par là-dessus, un baiser très tendre. Qu'elle ne puisse pas t'en vouloir, mais qu'elle sente en toi le mâle, le maître, celui qui commande ». La scène finale est un hommage poétique à la beauté des hommes : « Ce fut un beau cavalier : maintenant, tas de neige. Il a couru les foires, les bois, les bras des femmes : maintenant, la mousse des nuits le couronne ». Le poids du corps mort est le symbole de la virilité : « Ah ! Quatre garçons portent la mort dans l'air. Ah ! voici quatre garçons courbés sous le poids ».

Pour glorifier la mémoire d'un ami, le torero Ignacio Sanchez Mejias, Federico écrira son chef d'œuvre, *Chant*

(31) Ed. Gallimard, II, p. 50-53.

*funèbre*. Ignacio représente pour le poète toutes les vertus du vrai mâle. Dans une scène dramatique, il évoque le combat du torero contre la mort :

*« Cherche sa vraie silhouette  
et le rêve l'égare.  
Cherchait son corps de beauté,  
Et trouvera son sang ouvert ».*

Toute l'amitié et tout l'amour, plein d'admiration, se résumant dans ces vers :

*« Il n'y eut prince dans Séville  
que l'on puisse lui comparer,  
ni épée comme son épée,  
ni cœur si véritable.  
Comme un fleuve de lions  
sa merveilleuse force,  
et comme un torse de marbre  
sa prudence dessinée.  
Un air de Rome andalouse  
lui nimbait d'or la tête,  
et son rire était nard  
de sel et d'intelligence.  
Grand torero dans la plaza !  
Bon montagnard à la montagne ! ».*

Il est certain que, tout comme dans la mort d'Antoñito, Ignacio n'aura pas de pareil :

*« De longtemps ne naîtra, si toutefois il naît,  
un Andalou si clair, si riche d'aventures » (32).*

Ainsi s'achève un poème qui, d'après Marcelle Auclair, hispaniste éminente, serait l'un des plus beaux de la langue espagnole. Chant d'amitié, cri d'admiration inspiré par le courage d'un torero espagnol, Torero, c'est dire : symbole de ce qu'il y a de plus viril.

(à suivre).

ANTOINE D'ARC.

(32) *Chant Funèbre pour Ignacio Sanchez Mejias*. Ed. Gallimard, II, p. 123-130.

## L'AN 44

par JEAN FLORENTIN.

Ce dernier printemps de la guerre ne fut pas le moins cruel.

De la campagne ardennaise où je venais de conduire ma mère et ma sœur, j'étais revenu à V..., un jour de juin et de grand matin, pour aider à vider notre maison de ville. Celle-ci avait durement pâti des derniers bombardements de la R.A.F. Les battants de sa porte ne joignant plus, impossible de la défendre contre les visiteurs (j'emploie un euphémisme) ; aussi bien notre fidèle garde-maison s'était-elle enfuie, épouvantée, après qu'une énorme bombe fut tombée — sans exploser — dans le jardin d'à-côté. Une secousse effroyable avait ébranlé nos murs, y ouvrant de hautes lézardes. Il fallait tout déménager d'urgence, des rôdeurs déjà y étaient entrés.

La veille, j'avais demandé une équipe de transporteurs. Ils arrivèrent à la première heure dans un camion automobile roulant au gazogène. Je les reçus ; ils se mirent à descendre dans le porche tables et armoires, lits et fauteuils, puis à les charger au fond du véhicule. Le nombre des meubles rendait le travail assez long : je le surveillais en aidant de mon mieux. Il devait y avoir là trois ou quatre hommes, de braves Verviétois, mais l'un d'eux conquit ma sympathie avant les autres : une vingtaine d'années, une silhouette mince, des yeux et des cheveux bruns-châtains, un sourire charmant, un grand air de franchise et... l'accent flamand. « Tu n'es pas d'ici ? lui demandai-je sans m'attarder au « vous » rituel. — Non, ze suis de Saint-Trond ». Saint-Trond ! la petite ville flamande que je connaissais depuis l'autre guerre, mon père y avait été emprisonné par les Allemands !

## L'AN 44

Ce terrain d'entente facilita les propos sommaires que nous échangeâmes en nous chargeant de meubles, puis de piles de livres. Il s'activait dans les escaliers et je lui laissais, sans trop de remords, les plus lourdes pièces à transporter. En pantalon, chemise et les manches retroussées, il était déjà en nage, tant la journée s'annonçait chaude. Mais, grâce à sa présence, les opérations, pour moi, se succédaient sans douleur. Il parvenait à me distraire de ce que j'appréhendais comme une sinistre corvée : retrouver, blessée à mort, la maison où j'avais grandi, l'évacuer des combles aux caves en écrasant les débris de vitres répandus partout et en trouvant, dans mainte chambre, la trace d'intrus entrés avant moi ; chose pire, devoir déménager tout le bureau de feu mon père, homme complexe et de plus en plus misanthrope, avec qui ma cohabitation s'était faite si difficile que j'étais réduit à la couper par de fréquentes évasions. Soulever la poussière accumulée sur ses bibelots, c'était remuer une cendre amère, respirer une odeur de passé et d'incompréhension que j'avais un peu oubliée mais qui, d'avance, me donnait encore la nausée... Eh bien ! j'échappais à ces impressions par la seule bonne humeur et vaillance de ce compagnon imprévu.

A un certain moment, nous vîmes entrer un agent de police du quartier, qui venait voir ce qui se passait dans l'immeuble ; il constata qu'on le déménageait et prétendit nous prêter un coup de main... peu désintéressé, car il se fit donner pas mal de choses. Au contraire, mon Flamand unissait la probité au courage et il fallut vraiment que j'insiste pour que, tout à la fin, il consentît à emporter je ne sais quel souvenir modeste. Comme ses camarades, lassés, buvaient en bas un coup de bière, nous en fîmes autant au premier étage, en causant encore avec la même sympathie franche et entière. C'est ainsi qu'il m'apprit son prénom, qui était Jean. Puis on le héla et il me dit : « Il est temps que ze pars ! » J'acquiesçai, mais, dans un mouvement spontané, je l'embrassai tout d'abord. La vérité m'oblige à dire qu'il en parut moins surpris que ravi. Je l'accompagnai jusqu'à la rue et le vis monter le dernier dans le camion bondé de meubles. Alors, je lui fis un grand signe d'adieu : il y répondit aussitôt, en me gratifiant encore d'un joyeux sourire...

Les semaines passèrent. Après la Libération, j'allai au garde-meubles où les déménageurs avaient déposé le contenu de la maison paternelle. J'y vis l'un des hommes qui

avaient participé à l'opération et lui demandai des nouvelles de Jean : « Vous ne savez pas ?... Il est mort ! Fusillé par les Allemands pour une affaire de la Résistance... Peu de jours après avoir travaillé chez vous ! »

Je demeurai saisi, la nouvelle me frappait au cœur. Je revoyais le gai luron à l'arrière du camion qui l'emportait dans le beau soleil de juin. Quand il répondait à mon salut d'adieu, ce garçon m'avait-il donc adressé son dernier sourire ? En tout cas il est bien probable que mon étreinte rapide fut la dernière — sinon la seule — qu'il ait jamais reçue d'un Wallon !

JEAN FLORENTIN.

---

---

DOMINIQUE DALLAYRAC

### DOSSIER HOMOSEXUALITÉ

« *Toute la vie de l'homosexuel n'aura été qu'un long combat pour son droit de vivre et de s'exprimer* »

UN TRÈS IMPORTANT OUVRAGE...

Ed. R. Laffont — 415 p. — 25,80 F

---

---

GILLES PERRAULT

### DOSSIER 51

« *Un livre très remarqué...* »

Ed. Fayard — 22 F

## L'AMOUR TURC A ALGER, D'APRÈS SES DÉTRACTEURS CHRÉTIENS (\*)

par B. DURANT.

Aussi bien, un jeune homme à Alger, est-il constamment sollicité sur ce chapitre; et ce, jusqu'à l'intérieur même de la maison où il réside, ainsi que le raconte Laugier de Tassy (15).

« Il arriva un jour de canicule que les domestiques du Consul Anglais à Alger étaient sous les galeries de la cour de la maison, en chemises et en culottes seulement, tête nue et pieds nus, occupés à tirer du vin d'une pièce et à le mettre en bouteilles. Le bouton de la culotte d'un des domestiques rompit, et les autres, pour se réjouir, voulurent le fesser. Tandis qu'il se défendait de son mieux, un Turc, qui allait voir quelquefois le Consul, passant devant la porte et entendant de grands éclats de rire, entra dans la maison par curiosité. Il vit un jeune garçon nu, la chemise sur la tête, se défendant de son mieux. Il crut qu'on se réjouissait autrement qu'on ne faisait, et prétendit avoir part au plaisir. Il mit son demi-sabre à la main pour écarter les autres domestiques, et se saisit de celui qu'on voulait fesser. Ils coururent tous effrayés vers leur maître avec qui nous étions en bonne compagnie, et racontèrent ce qui se passait. Nous y accourûmes tous et eûmes bien de la peine à faire sortir le Turc, et à le persuader que ce n'était pas ce qu'il pensait, et que le jeu des domestiques n'était pas si sérieux. Il se retira avec peine et comme un furieux, en nous accablant

(\*) Voir *Arcadie*, n<sup>os</sup> 179, 180, 181 et 182.

(15) « Histoire du Royaume d'Alger », *op. cit.* Amsterdam, Henry du Sauzet, 1725.

d'injures et en nous menaçant. Mais c'est tout ce qui en arriva; car nous étions accoutumés aux injures et aux menaces des Hauts et Puissants Seigneurs, les soldats turcs, qui sont assez libéraux de ce côté-là envers les Chrétiens ».

Les jeunes gens n'avaient qu'une ressource : s'adapter. Et l'on peut faire observer qu'ils s'adaptaient assez bien, en général; ce qui devrait ne pas manquer de troubler les gens qui croient de bonne foi, avec les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, que l'homosexualité est « contre-nature ». La religion chrétienne, toutefois, s'opposait de tout son empire à cette adaptation, comme en témoigne cette anecdote, livrée par le même Laugier de Tassy :

« La sodomie est fort en usage et impunie parmi les Turcs d'Alger. Les Deys, les Beys et les principaux en donnent l'exemple, surtout depuis qu'ils ont reconnu par l'expérience de leurs prédécesseurs que leurs femmes ou leurs maîtresses causaient le plus souvent leur perte. Ils ont, à présent, à leur place de jeunes et beaux esclaves. En 1710, il arriva, sur ce sujet, une aventure tragique et fort touchante. Un jeune Portugais, d'environ 18 ans, esclave d'un Turc qui l'aimait passionnément, après avoir résisté plusieurs fois aux sollicitations et aux efforts de ce maître brutal, en parla dans la confession au Père Administrateur de l'Hôpital d'Espagne et lui demanda conseil dans un cas si pressant. Le prêtre lui ordonna de continuer à résister de toutes ses forces et de mourir, plutôt que de laisser commettre, en sa personne, ce péché qui attira, autrefois, le feu du Ciel sur Sodome. Le jeune Portugais lui promit d'être ferme dans la résolution qu'il avait prise de résister, à quelque prix que ce fût. Son maître, voyant que ses caresses et toutes les voies de douceur étaient inutiles, en vint à la force ouverte, et le saisit d'une manière à ne plus pouvoir se défendre. Cet esclave arracha un couteau que son maître avait à la ceinture, et le lui enfonçant dans le corps, le mit hors d'état de satisfaire sa passion. Comme c'est un crime digne de mort pour toutes sortes de nations, et surtout pour les esclaves à l'égard de leurs maîtres, de porter la main sur un Turc, et particulièrement de le blesser, le Portugais fut condamné à être traîné sur le pavé par toute la ville, attaché par les pieds à la queue d'un cheval. Tous les Ministres étrangers s'employèrent inutilement, et offrirent beaucoup d'argent pour lui sauver la vie. Toute la grâce qu'on offrit, ce fut d'avoir deux témoins qui déclarassent que cet esclave avait dessein de se faire Mahométan avant de commettre cette action, et qu'il ratifiât publiquement ce

témoignage en embrassant le Mahométisme. Mais le jeune esclave, étant exhorté par tous les chrétiens de préférer la mort, il la reçut avec une constance héroïque et digne de la plus grande admiration. Le Père Administrateur de l'Hôpital d'Espagne, le conduisit pendant tout son supplice en l'exhortant, le consolant et lui représentant la gloire de Dieu dont il allait jouir. Le spectacle était d'autant plus touchant que les habitants, et surtout les femmes, animées d'une compression naturelle à la vue de ce jeune homme, jetaient des cris épouvantables et l'exhortaient à se faire Mahométan, jusqu'à ce qu'il perdit la vie avec la même fermeté qu'il l'avait méprisée.

« Les jeunes esclaves sont tous sujets à pareille tentation, et l'on verrait une infinité de martyres, s'ils suivaient l'exemple du jeune Portugais qui n'a point eu d'imitateur ».

Ce texte magnifique va trop dans le sens de notre assertion précédente pour que nous insistions sur la conclusion que son auteur lui a donnée. On remarquera seulement que le prêtre espagnol n'est, à aucun moment, empêché par les Turcs, de remplir ce qu'il considère comme les obligations de son sacerdoce.

Les Turcs ne faisaient jamais de prosélytisme pour l'Islam, au surplus; en l'occurrence, la conversion du jeune Portugais pour sauver sa vie aurait privé la population du spectacle de son supplice. Barbares, ces Algériens ? C'est le moment de se souvenir que pendant les trois siècles qui nous occupent, la maxime « *cujus regio, ejus religio* » était valable dans tous les pays du monde, et l'optique, à Alger, sur ce point, ne différait pas de celle qu'on avait à Paris, à Rome ou à Londres (ou si elle en différait, c'était par un peu plus de tolérance). Tant pis pour les étrangers : « Il faut vivre à Pékin comme à Pékin ».

\*

\*\*

On pourra, maintenant, essayer de caractériser l'amour turc. A dessein l'expression rappelle celle « d'amour grec ». Comme ce dernier, en effet, l'amour turc, à Alger se rapproche, dans la majorité des cas, de la pédérastie; comme lui, c'est un amour d'homme adulte pour des adolescents. Mais alors que l'homme grec nourrissait pour idéal de ressembler le plus possible au Kallos Kagathos, à l'honnête homme — au sens du XVII<sup>e</sup> siècle — et que son amour se portait sur un jeune Grec, son égal, pour en faire un hon-

nête homme à son tour, l'homme turc n'a pour idéal que de jouir de l'existence par tous ses pores. Plus bandit il sera, plus librement il sait qu'il pourra jouir. Et son amour à lui se porte sur de jeunes esclaves — des objets ! D'où l'essentielle différence qu'on aperçoit entre les deux sortes d'amour. On ne décèle nullement, dans l'amour turc, le côté éducatif qui donne sa noblesse en même temps que son utilité sociale à la pédérastie. Il faut reconnaître que l'amour turc est un amour brutal, uniquement charnel. L'adolescent n'est considéré, par son amant, que comme une proie. Le Turc ne se soucie nullement de le former, de l'éduquer, mais seulement de jouir de son corps. Beaucoup d'auteurs, à notre avis, ont trop insisté, dans l'amour grec, sur l'Agapé, pour cacher l'Eros. Mais, enfin, il est vrai que les grecs aimaient aussi l'âme de leur aimé. L'amour turc, lui, on peut l'affirmer, c'est l'Eros sans l'Agapé.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que nos auteurs le condamnent tous sans appel, comme Paul de Tarse avait condamné la prostitution. S'il nous paraît peu admissible qu'ils profèrent cette condamnation au nom de la loi divine, comme le font ceux des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, et moins encore à cause de la honte et du dégoût qu'éprouvent les Tartuffe du XIX<sup>e</sup> à en parler seulement, la sévérité à l'égard de l'amour turc est bien plus justifiée si l'on réfléchit qu'il s'est donné carrière aux dépens de la dignité et de la liberté des personnes, parfois même en les mutilant physiquement. Car, bien que ce soit probablement le cas du plus grand nombre, les garçons ne naissent pas tous avec des goûts d'esclaves, et ils ne se seraient pas tous soumis d'eux-mêmes à l'esclavage; encore moins à cette particulière forme de servitude qu'est l'homosexualité passive.

Quelqu'aversion que l'on puisse ressentir pour l'amour turc, il faut cependant se garder de le considérer comme un ersatz. S'ils n'avaient aimé que les femmes, il s'en serait trouvé suffisamment dans la Régence pour contenter ces soldats et ces aventuriers. D'une aberration passagère, aucune société, même lorsqu'elle ne la sanctionne pas, ne fait une règle de conduite courante. L'amour turc est certes la plupart du temps dépourvu des romances et dédaigneux de la sentimentalité qui ornent les amours ordinaires; ou bien, nous l'avons appris par un texte d'Haëdo, il s'exprime, au contraire, par les plus fades et les plus langoureux refrains; (on sait depuis longtemps que plus l'amour est

fruste, plus sirupeuse est son expression littéraire). Mais exprimé ou non, langoureux ou non, l'amour turc peut avoir parfois été profond et sincère; et, dès lors — bien sûr — indicible; incompréhensible, en tout cas pour un Aranda :

« Quand je demeurais au Fondouk avec mon patron Cataborne Mostapha, je vis un Turc de nation... venir au logis ivre et enragé comme une bête, pour avoir mangé de... l'opium. Il appela son esclave qui était irlandais et lui commanda d'apporter un réchaud avec du feu : l'esclave obéit sur le champ. Alors il prit en sa main droite un couteau : en pressant la gauche contre un pilier, le bras nu, il commanda à son esclave, sur peine d'être tué incontinent, de mettre un charbon allumé sur son bras gauche. L'esclave, sans répliquer, y mit un charbon ardent; il enjoignit, derechef, à son esclave de souffler sur le charbon, ce qu'il fit; de sorte que le charbon s'infusait dans la chair. Et ce Turc brutal souffrait cette douleur si véhémement avec une constance admirable. Je regardais ce spectacle non pas sans étonnement de lui voir exercer une telle cruauté contre soi-même, et je demandais aux autres Turcs et esclaves chrétiens qui étaient présents, la raison pourquoi ce Turc était son bourreau : ils me répondirent que cette après-dinée, il avait tâché de satisfaire à son amour abominable, et qu'enragé de ce que son entreprise ne lui avait pas succédé, il se brûlait ainsi. Il est vrai qu'il se donnait à lui-même le châtement qu'il méritait : car l'action qu'il avait voulu faire méritait le feu ».

Quant à prétendre que cet amour tellement à l'image de ceux qui le ressentaient et le pratiquaient est un amour contre-nature, c'est une légèreté : n'est-ce pas, en effet, précisément parce que leur nature ne connaissait aucun frein en aucune de ses impulsions que les Turcs s'y livraient avec prédilection ? Cette nature était, certes, inculte dans l'immense majorité des cas; au moins ne peut-on ainsi avancer qu'elle était déviée.

Tel que nous venons d'en peindre les caractères et d'en tracer les limitations, il resterait à se demander si l'amour turc était le seul amour homosexuel pratiqué à Alger. Un portrait des Couloughlis, par l'ineffable Rozet (16) nous livrera la réponse :

(16) Rozet : « Voyage dans la Régence d'Alger ». Arthus Bertrand, Paris, 1833, *op. cit.*

« Ce n'était guère qu'en temps de guerre qu'on armait les Couloughlis; encore étaient-ils commandés par des officiers turcs, nous n'avons pas eu l'occasion d'apprécier leur valeur. Dans les combats, nous les confondions avec les Turcs et les Maures; mais à en juger par leur conversation et la mollesse de leur vie ordinaire, ils ne doivent pas être des guerriers bien redoutables. Je n'ai jamais vus les Couloughlis se porter à aucun acte de violence, ni menacer qui que ce soit...

« ... J'ai causé avec plusieurs qui ne croyaient en Dieu qu'autant qu'il est nécessaire pour ne point nier son existence : ils m'ont dit, bien souvent, qu'après la mort tout était fini pour les hommes, et que les jouissances éternelles qu'on leur promettait dans l'autre monde n'étaient que pour les consoler de quitter celui-ci...

« Je crois que les Couloughlis sont, de tous les habitants de la Barbarie, ceux qui ont les mœurs les plus douces; ils passaient leur vie dans les jardins remplis de fleurs au milieu de leur famille, à se promener et à se faire servir par des esclaves des deux sexes. Ils aiment beaucoup la parure, et ils affectent sur eux et dans leurs vêtements une grande propreté : on rencontre souvent dans les rues et dans les environs de la ville les jeunes gens se promenant plusieurs ensemble et se tenant deux à deux par la main, en cherchant à se donner des postures élégantes, se souriant et penchant de temps en temps la tête en signe d'amitié.

« Je ne sais pas s'ils aiment beaucoup les femmes, mais ce qui paraît bien certain, c'est qu'ils se livrent, entre eux, à cette passion brutale dont nous avons déjà parlé, plus que tous les autres peuples de la Régence. Dans les promenades qu'ils font ensemble, et lorsqu'ils sont réunis dans les cafés ou devant les boutiques des barbiers, on peut parfaitement distinguer, en les observant pendant quelques heures, ceux qui ont des liaisons les uns avec les autres ».

Entre eux, au moins, les Couloughlis ne pratiquaient pas l'amour turc; c'est le culte de leur propre image qu'ils célébraient, en s'adonnant à une sorte d'amour narcissique. Cet amour-là ne naît pas de l'aventure, du danger surmonté en mer; il ne naît pas, non plus, de l'affirmation acharnée de sa supériorité virile à laquelle se trouve sans cesse conduit un homme dans une société où seule compte la virilité. Cet amour-là semble dépourvu aussi de la violence d'une passion et il ne rend nécessaire aucune de ces vertus — à la fois dédain et attrait du danger, mépris et goût de

l'inconnu — que réclame l'amour turc, et qui montrent la vitalité d'un peuple. Aussi bien La Course n'était pas nécessaire pour lui fournir un aliment. Pratiqué par de languissants oisifs, dans la société barbaresque en décomposition, est-il un amour d'hommes encore libres ?

L'exemple d'Alger, enfer ou paradis des hommes, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, montre en tout cas que chaque société connaît de l'homosexualité une forme dominante; c'est celle-là même qu'elle méritait de connaître; et une fois dépeinte par l'histoire, la forme dominante d'homosexualité qu'elle a connue suffit à juger cette société.

B. DURANT.

MARGUERITE YOURCENAR

**L'ŒUVRE AU NOIR**

« se libérer des routines et des préjugés »

N.R.F. — 20 F

MICHELE SAINT-LO

**LES INSÉPARABLES**

« Deux sœurs... ardentes natures »

Ed. Albin Michel — 232 p. — 14 F.

LIVRES ANCIENS  
LIVRES NOUVEAUX

**COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE**

Quand l'actualité est vide ou terne, pourquoi ne pas chercher pâture dans un passé proche ou lointain.

Rien n'est nouveau sous le soleil, témoin ce passage des « Mémoires » (récemment rééditées) de Lacenaire (1), cet assassin épris de belles lettres. Il montre que, sous Louis Philippe, les citoyens de notre bonne ville avaient déjà maille à partir avec les faux policiers et leurs appeaux :

« Jouant le rôle d'agents de police, nous arrêtons aux Champs Elysées des hommes pleins de vices honteux que nous surprénions en flagrant délit, mais non contents de nous revêtir d'une fausse qualité, nous jouions encore le rôle d'agents provocateurs en employant quelques jeunes gens qui les attiraient et les faisaient tomber dans nos filets. La crainte du scandale d'un procès les engageait presque toujours à être « honnêtes » envers nous. » (Lacenaire. « Mémoires », 1836.)

Chers amis Arcadiens, sachez être « malhonnêtes » en de semblables occurrences.

Se souvient-on, bien que mention en ait été faite dans notre revue, que Zola, s'il avait reculé à camper un homosexuel dans son œuvre, avait accepté de préfacer, en 1895, la confession d'un homosexuel, communiquée par lui au Dr Saint-Paul ?

Aujourd'hui où tant d'autres documents ont vu le jour, ce texte intitulé *Portrait d'un inverti* (2) peut, par plus d'un côté, faire sourire.

Il paraît bien loin le temps où les passages scabreux d'un récit comme celui-là devaient être rédigés en latin pour mieux braver, je suppose, l'honnêteté.

Si le courage a fait défaut à Zola, encore plus prudent que Balzac, pour mettre en scène « une aussi terrible passion », reconnaissons-lui

(1) Martinaud.

(2) In : *Thèmes psychologiques — Invertis et Homosexuels*, par le Dr Saint-Paul. Ed. Vigot Frères, 1930.

le mérite de n'avoir pas entièrement refusé son patronage à la publication de ces pages.

Même aujourd'hui l'étude intelligente et généreuse du Dr Saint-Paul conserve sa valeur.

La confession d'un « inverti », sans doute originaire d'Europe Centrale, est marquée des tics de l'époque (entre Montesquiou et Huysmans), mais si affectée qu'elle soit, elle semble sincère et constitue un document intéressant.

Enfin, tout autre son de cloche, dans les *Souvenirs* du fils de Réjane, Jacques Porel (3), on trouve plusieurs notations sur l'homosexualité qu'il envisage d'un œil froid mais point hostile.

Citons ce passage qui ne peut manquer de soulever en Arcadie un « tollé » général, jugez-en :

« La pédérastie est un sionisme inférieur dont les membres n'ont renoncé à rien, et dont la vie se passe en concessions... L'homosexuel devrait tendre vers Sainte-Hélène mais il préfère la Société des Nations. Il se détourne de sa propre grandeur, celle du vice. Il lui préfère les petits avantages pris sur la société, cette société dont il conteste la racine mais au sein de laquelle il prétend vivre. » (J. Porel. Fils de Réjane. T. 2.)

Tout Arcadie est là pour démontrer le contraire et prendre le contrepied de ces assertions.

Ce n'est pas au début de l'ère du Verseau que nous nous laissons confiner dans l'érémisme ou le ghetto.

SINCLAIR.

(3) Plon.

---

---

**LE PETIT LIVRE ROUGE  
DE LA RÉVOLUTION SEXUELLE**

— Des pages explosives —

Ed. Debresse — 192 p. — 10 F

## « THE BOYS IN THE BAND »

de MART CROWLEY.

L'ouverture du théâtre anglo-saxon aux thèmes homosexuels se poursuit à un rythme qui a de quoi laisser pantois les Latins attardés que nous sommes.

Après les pièces « sur » l'homosexualité, on en est maintenant aux pièces franchement situées « dans » le monde homosexuel.

Déjà *L'Escalier* (que nous avons vu à Paris, « adapté » par Louis Velle, en attendant de le voir sur les écrans avec Richard Burton), faisait entendre le dialogue de deux homosexuels vieillissants, avec un minimum de références au monde « normal ».

Mais, avec *The Boys in the Band* (« Les garçons de la bande »), de Mart Crowley, le public new-yorkais a été transporté d'emblée au milieu d'une réunion d'homosexuels, qui, autour d'un gâteau d'anniversaire, parlent de leurs petites — et grandes — affaires, de leurs liaisons, de leurs jalousies, de leurs rencontres au bain de vapeur, de leur difficulté d'être. On y voit un gigolo en costume de cow-boy, un jeune Noir amoureux du fils de sa patronne, un athlète familial des divans de psychanalystes. Et même un homme « normal » égaré par hasard dans cette réunion, mais qui — quelle coïncidence ! — est le plus névrosé de tous.

Atmosphère et personnages très américains, donc : psychanalyse, névroses noyées dans l'alcool et la marijuana, introspection à perte de souffle, et violence à l'occasion. Pièce néanmoins intéressante, par la vivacité et l'éclat du dialogue (jargon homosexuel saisi sur le vif avec une rare précision), encore que les personnages soient un peu trop nombreux pour que l'intérêt ne risque pas de s'éparpiller.

Or, chose à noter, cette pièce exclusivement homosexuelle, et qui a tout de l'œuvre « pour initiés », a été un des triomphes de Broadway l'hiver dernier, et va être jouée à Londres à partir de février de cette année.

J'ai peine à l'imaginer à Paris, même après le succès de *L'Escalier*. L'avenir dira si je me trompe.

MARC DANIEL.

## LA PRISONNIÈRE

Film de H.G. CLOUZOT.

En choisissant ce titre après Proust et Bourdet, Clouzot n'ignorait pas quels souvenirs il ferait lever dans l'esprit de plus d'un spectateur. Il a des lettres que diable ! Et nous aussi.

La prison ici ce n'est plus Sodome ou Lesbos, mais la mise en condition, l'asservissement méthodique d'une femme, ce sujet si cher à nos littérateurs contemporains.

La postérité de Sade (ou qui se veut telle) va de Georges Bataille à Mandiagues en passant par Pauline Reage et Klossovski. Que ces thèmes — oserai-je dire, rebattus — fassent un jour sourire autant que le grand Cyrus, il n'en faut pas douter.

Il n'est pas jusqu'aux Africains dont Ouolohuem soutient qu'ils sont « nés dans les supplices » et qu'ils en ont, à l'instar de trop d'Occidentaux, gardé parfois, je le sais, la nostalgie.

Le mépris absolu de la femme est une forme — la moins défendable peut-être — d'homosexualité, d'où cette chronique.

Dans l'« Histoire d'O », deux hommes font l'amour entre eux, en possédant à tour de rôle la femme qu'ils ont réduite en esclavage.

Rassurez-vous, Clouzot n'est pas Kenneth Anger qui avait entrepris de porter ce roman à l'écran.

Son directeur de galerie, incarné par Terzieff, même s'il ne correspond guère aux honorables commerçants que l'on côtoie dans cette profession, ignore de tels raffinements.

Sadique et quelque peu impuissant, il ne filme même pas ses sujets et n'a pas dépassé le stade de la photo suggestive. Nous sommes loin du « Voyeur criminel » de Powell.

Chaque pays a son registre et même dans le strip-tease Clouzot dose strictement le centimètre. Le résultat n'en est d'ailleurs qu'un surcroît — involontaire — d'obscénité.

Lors du dressage d'Elisabeth Wiener qui compose avec Dany Carrel des tableaux vivants, louons le metteur en scène d'avoir choisi la douceur plutôt que la férocité.

Dans les films dont elle fait le montage, on ne manque pas de placer plus d'une allusion — uniquement verbale et discrète d'ailleurs — au masochisme et à l'homosexualité.

A noter la partie la plus originale du film un ample recours à l'art cinématique, à la sculpture, à la peinture abstraite ou d'avant-garde.

On ne cite que Belmer, Dubuffet et Vasarely, mais c'est déjà un palmarès.

Nul n'est hélas parfait, ni le maître ni l'esclave : Wiener garde un côté fleur-bleue et Terzieff s'éprend d'elle. Persécuté-persécuteur, méfiez-vous des week-ends maritimes.

Après de telles infractions aux règles du genre, le film capote évidemment.

Comme dans « la Motocyclette », le deus ex-machina sera un terrible accident, mais pas mortel toutefois.

Clouzot a répugné à la facilité, que ne se refusent guère les Chabrol, Godart et autres, d'éliminer l'un ou l'autre de ses acteurs.

Le vrai sujet : la révélation d'un être à lui-même par un autre qui le domine ne pouvait être qu'effleuré. Nous attendrons.

La leçon de cette œuvre n'est-elle pas dans cette maxime : « Chacun porte un fou sous son manteau, mais certains le dissimulent mieux que d'autres ? »

SINCLAIR.

---

---

## THÉORÈME

film italien de PIER PAOLO PASOLINI.

Entre une histoire égrillarde (passablement éculée d'ailleurs) et le Sinaï, grande est la distance; or c'est à peu près celle que les spectateurs doit franchir en assistant au film de Pasolini.

On connaît le thème, il prête à multiples variations.

Un visiteur mystérieux arrive très soudain dans une riche famille d'industriels milanais.

Successivement il aura des rapports physiques avec chacun de ses membres en commençant par la servante, puis repartira les laissant en proie à leurs démons ou à leur Dieu.

Au cinéma, confessons que cette donnée est assez neuve, beaucoup moins dans la vie où le sexe comme révélateur moyen de connaissance, etc..., est vieille comme le monde.

Moyen de connaissance entre deux êtres, c'est indiscutable. La terminologie biblique sur ce point est assez éclairante. Pour reprendre un terme de taumachie, fort approprié d'ailleurs, « sur le terrain de vérité » qu'est la relation sexuelle, il est malaisé (sauf pour les femmes) de tromper absolument le partenaire.

Révéléateur du moi intime, c'est plus douteux. Ces instants d'aliénation laissent rarement la tête froide et pour beaucoup recèlent-ils autre chose que fulguration, pour les moins doués, que désenchantement et fatigue ?

Il est possible qu'il en soit autrement lors d'une première expérience, mais il n'y a dans *Théorème* que deux très jeunes gens, les trois autres, même frustrés, ont tout un passé..

Quoi qu'il en soit la démonstration de Pasolini se veut rigoureuse. Dans une première partie, le « visiteur », Terence Stamp, comble tous les vœux.

Dans sa seconde, à l'annonce de son départ, aussi soudain que son irruption, chacun tire la leçon d'une expérience qui aurait pu être enrichissante, et qui se révèle amère.

La plus infortunée est la jeune fille qui sombre dans l'hystérie, sa mère dans la nymphomanie et le fils — moindre mal — dans l'action-painting.

Seuls le père, qui retourne au désert, y trouvera peut-être un salut érémitique et la bonne — parce que la plus simple je pense — verra s'ouvrir devant-elle les voies ardues de la sainteté.

Tel est ce théorème, sans corollaires apparents, mais non point sans portée.

Deux scènes, par leur caractère insolite, s'imposeront aux homosexuels.

Dans la première, le père de famille, Massimo Girotti, Tarzan italien retraité, tourmenté par l'insomnie, ouvre la porte de la chambre que son fils partage avec Terence Stamp et les découvrira endormis couchés dans le même lit.

Il contemple la scène un moment, puis referme doucement la porte. Je suis décidément né trop tôt, car, au temps de ma jeunesse semblable retenue eût bien fait mon affaire. Quel changement dans les pères de familles !

La seconde a pour théâtre la gare de Milan. Sous le regard — assez lourd peut-on supposer de l'industriel — un jeune prolétaire fort bien choisi physiquement, quitte avec une lenteur calculée son siège et gagne les toilettes. C'est aussi sobre que brutal et tous les dragueurs impénitents frémiront. Combien d'entre eux comme Girotti, fuiront-ils la tentation en gagnant le désert, ceci est une autre histoire ?

Les voies du Seigneur, on le sait, sont impénétrables.

Toujours est-il que bien rarement le cinéma a atteint cette concision, ce dépouillement, cette rigueur, que le film de Pasolini est une œuvre belle et forte — qu'il est impossible de rester devant elle indifférent.

C.Q.F.D. n'est-ce pas ?

SINCLAIR.

N.B. — Il a été suprêmement habile de décerner à *Théorème*, à la dernière Mostra, le Grand Prix de l'Office Catholique du Cinéma, caution peut-être inattendue aux yeux de ceux qui, comme moi, n'entendent rien à la géométrie.

VOTRE POSTICHEUR... VOTRE COIFFEUR

HOMMES ET DAMES

### Coiffure **DUCHANGE**

29, boulevard Rochechouart, Paris-IX<sup>e</sup>

Téléphone : 878-88-14

*A tout âge ayez le volume de coiffure désiré  
grâce aux cheveux adaptés*

---

### **G. PEZET**

GRAPHOLOGUE DIPLOMÉE

36, rue Frémicourt, PARIS-15<sup>e</sup> — Tél. : 306-39-63

*La graphologie vous dévoile d'une façon scientifique et  
sûre le caractère de ceux que vous voulez connaître.*

---

FLOYD SALAS

### **LE BAGARREUR**

« Aaron, 15 ans, et les tentations »

Stock — 350 p. — 25 F

# Raymond COUDRAY

*Etude LAMY*

87, boulevard Montparnasse

PARIS — BAB. 74-20

se tient personnellement à votre disposition pour toutes vos

TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

ACHATS — VENTES — LOCATIONS

*Studios, Appartements, Pavillons, avec ou sans confort*

Consent jusqu'à 95 % de crédit

Téléphoner pour Rendez-vous

---

# I - KI

**sciences occultes**

résout bénéfiquement  
vos problèmes,  
professionnels,  
sentimentaux...

lignes de la main — cartes — tarots — graphologie  
métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach  
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboutté, PARIS-9<sup>e</sup> — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

---

## HOTEL RÉSIDENCE \*\*

STUDIOS GRAND CONFORT

*Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres*

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX<sup>e</sup>) — Tél. : 878-44-82

(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

**Même Direction : HOTEL LAKANAL**

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV<sup>e</sup>) — Tél. : 828-09-13

(FACILITE DE CUISINE)

A 50 mètres de *BOBINO*

RESTAURANT

## « CHEZ MARIA »

*Spécialités bretonnes*

Arcadiens, faites-vous connaître,  
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV<sup>e</sup>)  
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

Ouvert jusqu'à 2 h du matin

CANNES

## HOTEL P.L.M. \*\*

*Entièrement rénové*

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

*Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé*

## AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

Ouvert à 19 h

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime  
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

N'oubliez pas de réserver vos tables  
(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV<sup>e</sup>  
(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91